

**Julián Carrón**  
**YA-T-IL UN ESPOIR ?**  
**La fascination de la découverte\***

CHAPITRE 1

**« UNE SEULE CHOSE SERAIT PIRE QUE CETTE CRISE :  
LE DRAME DE NE PAS EN TIRER PROFIT »**

« Une seule chose serait pire que cette crise : le drame de ne pas en tirer profit. »<sup>1</sup> Ces paroles du pape François nous incitent fortement à prendre conscience de ce qui nous est arrivé, de ce que nous avons vécu depuis un an.

**1. L'impact avec la réalité**

Pour relever le défi, qui n'a pu laisser personne indifférent, nous nous sommes donnés dès le départ une hypothèse de travail,<sup>2</sup> contenue dans une phrase de Giussani : « Un individu qui se serait peu confronté à la réalité parce que, par exemple, il n'a pas eu beaucoup de tâches à accomplir, n'aura qu'une très faible conscience de lui, ainsi que de l'énergie et de la vibration de sa raison ». En suivant Giussani, nous nous sommes donc invités à « vivre toujours intensément le réel »<sup>3</sup> sans rien nier ni censurer. En effet, ne pas pouvoir ignorer ou esquiver le choc de la circonstance ne fait pas tout : encore faut-il la vivre en saisissant la provocation qu'elle porte en elle.

Avec cette hypothèse à vérifier, même une situation insidieuse comme celle suscitée par le Covid pouvait devenir, paradoxalement, une occasion d'accroître la conscience de soi, si souvent altérée, et de percevoir plus puissamment l'énergie et la vibration de notre raison ; c'est-à-dire qu'elle pouvait devenir une occasion de réveil de l'humain en tant que conscience, raison et affection.

Que s'est-il passé ? Plus d'un an après, qu'avons-nous vu se produire en nous et autour de nous ?

Nombreux sont ceux qui ont distingué deux phases, deux visages de notre expérience face à la pandémie, correspondant aux deux vagues de diffusion du virus. La deuxième vague, observait Antonio Scurati, « nous a trouvés tout aussi impréparés et immatures que la première, mais plus fatigués, découragés, hargneux, mesquins ». <sup>4</sup> Comme si nous n'avions pas su profiter de ce qui est arrivé dans la première phase pour grandir, pour accroître notre conscience et mûrir une consistance de nous-mêmes plus profonde. On le perçoit à ce qui est apparu au cours de la deuxième vague : un plus grand sentiment de fragilité, une incertitude et une anxiété diffuses, autrement dit des signes qui indiquent, comme l'a relevé Massimo Recalcati, que « le véritable traumatisme ne se conjugue pas au passé, mais au futur ». La deuxième vague, « en détruisant l'illusion de la reprise de la vie à laquelle nous avons tous cru, [...] a dilaté l'horizon du cauchemar. Le deuxième temps du traumatisme est plus traumatisant que le premier parce qu'il montre que le mal ne s'est pas épuisé, mais qu'il est encore vivant parmi nous. Les espoirs alimentés par l'été sont brisés. Cette déception est le sentiment dominant aujourd'hui ». <sup>5</sup>

Depuis un certain temps, nous avons pris l'habitude de vivre dans un état de sécurité apparente, avec l'illusion de pouvoir dominer la réalité. L'irruption du virus a bousculé cette illusion. Mais une

---

\* En cours de publication.

<sup>1</sup> Pape François, *Homélie de Pentecôte*, 31 mai 2020. Nous traduisons.

<sup>2</sup> Cf. J. Carrón, *Le réveil de l'humain. Réflexions à partir d'un temps vertigineux*, <https://francais.clonline.org/livres/opere-di-don-carr%C3%B2n/le-r%C3%A9veil-de-l-humain>.

<sup>3</sup> L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 149.

<sup>4</sup> A. Scurati, « Un Natale severo (e di speranza) » [« Un Noël rude (et d'espérance) »], *Corriere della Sera*, 20 novembre 2020, p. 11.

<sup>5</sup> M. Recalcati, « Il trauma della seconda ondata. Se cresce la paura del futuro » [« Le traumatisme de la deuxième vague. Si grandit la peur de l'avenir »], *la Repubblica*, 31 octobre 2020, p. 28.

fois passée la première vague, il a suffi de peu pour nous persuader que nous avions repris la situation en main, et que le retour à une vie normale était donc à notre porte. Ainsi avons-nous plus ou moins profité de l'été. Mais « on ne sait pas ce que l'on sait, ni même ce qu'on désire savoir, tant qu'on n'est pas défié ».<sup>6</sup>

La deuxième vague a de nouveau fait voler en éclats le rêve ou la présomption, en nous rappelant que la réalité ne se contrôle définitivement pas. « On pensait, écrit Cesare Cornaggia, que la mort était le fait du hasard, comme un cancer ou un accident, et que les maladies infectieuses avaient été éliminées ; mais l'inconnu que nous ne voyons pas, et auquel nous ne savons pas répondre, nous tue. D'où l'insécurité ».<sup>7</sup>

L'« insécurité de l'avenir » a donc augmenté proportionnellement au « sentiment de l'inconnu ». Au début de la deuxième vague, Edgar Morin a lui aussi photographié la fin de l'illusion par le terme « incertitude ». « Nous voici entrés dans l'ère des grandes incertitudes, a-t-il écrit, en soulignant « le caractère multidimensionnel de la crise, qui affecte la vie de chaque individu, de toutes les nations et de l'ensemble de la planète [...]. Nous participons tous à cette aventure, pleine d'ignorance, d'inconnu, de folie, de raison, de mystère, de rêves, de joie, de douleur. Et d'incertitude. »<sup>8</sup> Malgré certains discours rassurants et l'optimisme qui a accompagné les découvertes de la science et les initiatives de l'industrie pharmaceutique, en nous se terre encore, menaçante, l'angoisse.

Après plus d'un an, nous naviguons encore à vue, sans savoir pour combien de temps nous en aurons, même si, heureusement, les signes d'une issue se font désormais toujours plus concrets. Nous verrons bien et, comme tout le monde, nous souhaitons que la situation se résolve au plus vite. Le contexte décrit, qui a impliqué de façon si étendue la vie des individus, de la société et du monde entier, a toutefois fait émerger, du fond de notre vécu, une interrogation qui accompagne l'existence de l'homme : y a-t-il un espoir ?

« Y a-t-il un espoir ? » Le titre de nos exercices spirituels a trouvé un écho en nous et chez les autres personnes invitées à y participer, comme ce fut le cas en décembre lors des exercices des étudiants. « Vous saisissez toujours un point qui va toucher quelque chose en moi. Ce thème est décisif ! », a déclaré une camarade de classe à ceux qui l'invitaient. « Le titre proposé, dit une autre personne, a résonné en moi, c'est la question qui a accompagné cette période ».

La question s'élève des profondeurs du travail quotidien. « A partir d'octobre dernier, avec la situation pandémique qui commençait de nouveau à empirer et une violence générale diffuse qui caractérisait de plus en plus les informations que nous recevions, cette question s'est imprimée en moi : “Mais ai-je l'espoir que les choses ont une destinée positive ?”. Et, malheureusement, je me suis surprise à répondre : “Je ne sais pas.” Beaucoup de personnes sont mortes et, aujourd'hui encore, un an après, continuent à mourir du Covid. Plusieurs de mes amis et de ceux de mon mari, des personnes qui nous sont chères, ont été gravement touchés par la crise économique. De plus, certaines nouvelles douloureuses et de grandes difficultés que je traverse, notamment au travail, m'ont amenée à dire : “Je ne suis plus sûre que les choses aient une destinée positive, tout me dit le contraire.” Je me suis rendu compte que cette question révèle aussi, en fin de compte, la peur que les choses, les relations et les personnes qui me sont les plus chères finissent dans le néant. Au début, j'ai eu du mal à admettre à moi-même que j'avais cette question. Honnêtement, j'en avais vraiment honte. Ensuite, je me suis souvenu que, dans ma vie, les étapes les plus importantes que j'ai franchies ont découlé de questions inconfortables, inhabituelles et sérieuses. Ce qui m'a le plus “encouragée” à affronter cette interrogation, c'est toi : en effet, quand j'ai appris que tu avais choisi comme titre des Exercices “Y a-t-il un espoir ?”, j'ai senti que tu m'étais profondément ami ; j'ai pensé : “Voilà un homme qui non seulement n'a pas peur de se poser cette question, mais qui n'a pas peur de la poser à tout le monde” ; je t'ai donc senti en même temps comme un père, parce que tu m'as aidée à ne pas avoir peur de me regarder et d'aimer les questions que je me pose. Au fil des mois, cette interrogation est devenue

<sup>6</sup> Cf. Th. Wilder, *The Ides of March*.

<sup>7</sup> C.M. Cornaggia, « Ansia, paura, insicurezza : ecco quel che ancora non sappiamo » [« Anxiété, peur, insécurité : voici ce que nous ignorons encore »], interview réalisée par Paolo Vites, *ilsussidiario.net*, 8 novembre 2020.

<sup>8</sup> E. Morin, « Il potere dell'incertezza » [« Le pouvoir de l'incertitude »], *la Repubblica*, 1<sup>er</sup> octobre 2020, p. 27.

toujours plus brûlante, et je regrette de devoir admettre qu'aujourd'hui encore, je ne sais pas y répondre. Je te demande alors : qu'est-ce qui peut m'aider à saisir la réponse ? ».

La première aide – je le dis tout de suite – vient de l'interrogation elle-même, comme beaucoup me l'ont écrit : « La question de l'espoir m'impressionne par sa force. Une fois encore, la question nous libère de notre regard partiel, pour nous ouvrir à autre chose : à nous de choisir d'en suivre l'impact ou de l'atténuer. La question me semble plus pertinente que jamais et je ne veux pas gâcher cette opportunité ». « Je me rends compte, souligne une autre personne, que le travail sur la question posée a déjà commencé à marquer mes journées, en me rendant plus attentive et ouverte à ce qui arrive ». Et une autre observe encore : « Le problème est de laisser la question s'imposer, s'installer où bon lui semble, sans nous laisser de répit. “Y a-t-il de l'espoir ?” C'est une lutte de laisser entrer cette question, c'est une lutte pour ne pas l'exclure de mes journées, c'est une lutte pour ne pas mentir et ne pas me dire qu'après tout, il n'y a pas d'espoir, et ensuite faire comme s'il y en avait un par commodité ».

## 2. Attitudes face à ce qui s'est passé

Chacun est appelé à répondre personnellement à la question posée, en s'observant en action, en constatant sa façon de regarder et d'affronter la vie, qui ne fait de rabais à personne. Essayons donc, tout d'abord, de retrouver les attitudes face à ce qui s'est passé, que nous avons vu se former en nous ou chez d'autres, et qui, dans une certaine mesure, ont aussi été les nôtres. Cela nous aidera à avoir une conscience plus claire de la question posée, de sa pertinence pour la vie, et de la manière d'y répondre.

### a) *La tentation d'éliminer les faits*

En décembre dernier, le célèbre magazine américain *Time* a consacré sa couverture à « 2020 », en écrivant ce chiffre en noir, en gros caractères, et en le barrant d'une grande croix rouge. Juste en dessous, en petit, une phrase : « La pire année de l'histoire ». On a tracé une croix symbolique sur l'année écoulée, comme si on voulait l'éliminer. Mais nous savons tous que les trois millions de morts et la crise provoquée par la pandémie (dont nous n'avons peut-être pas encore expérimenté les pires effets) ne peuvent pas s'effacer ! « Voici l'histoire d'une année que vous ne voudrez jamais revoir ». Ce sont les premiers mots de l'éditorial de Stephanie Zacharek.<sup>9</sup>

La tentation d'effacer ce qui nous angoisse et nous oblige à nous demander ce qui donne un sens à la vie nous guette toujours, comme l'a écrit un étudiant : « S'il y a un espoir ou pas dans ma vie est la question que je me pose tous les soirs, avant de m'endormir, depuis vingt-et-un jours, depuis que j'ai commencé l'isolement à cause du Covid. J'ai passé des journées difficiles. La maladie a été assez sévère à mon égard. Du coup, au départ, ma réponse à la question était sèche : “Non, il n'y a pas d'espoir”. Cette période n'était qu'un moment à effacer. J'ai vécu en survivant, me réveillant, me nourrissant, me lavant et travaillant, pour me recoucher et répéter tout cela le lendemain. » Pour beaucoup, l'expérience a été marquée par une tendance à survivre et à évacuer le moment vécu dès que le pire est passé, ce qui entraîne un affaiblissement de la perception de soi et une suspicion sur l'avenir.

D'autres, au contraire, n'ont pas voulu fermer les yeux, n'ont pas essayé d'oublier, mais ont souhaité ne pas gâcher l'occasion. « Je te dis tout de suite que cette année a été pour moi l'occasion de me rendre compte – comme cela ne m'était jamais arrivé – à quel point je suis fragile et limitée ; mais je ne peux pas dire que ces sentiments qui sont les miens ont été mauvais pour moi ; au contraire,

---

<sup>9</sup> S. Zacharek, « 2020. The Worst Year Ever » (« 2020. La pire année de l'histoire »), *Time*, 14 décembre 2020.

ils m'ont fait découvrir combien j'avais et j'ai besoin de reposer ma vie sur autre chose que moi, sur une plénitude que je ne construis pas, qui ne dépend pas des circonstances, qui ne dépend pas de moi, et qui tient ! ».

### b) *La tristesse et la peur*

Pendant cette période, sont remontés à la surface de manière insistante, difficile à contenir, bien des sentiments que nous n'avions peut-être jamais vraiment admis ressentir et sur lesquels, rassurés par une situation favorable, nous ne nous étions guère interrogés. Le journaliste espagnol Salvador Sostres a écrit : « Pour la première fois, j'ai parlé avec un ami de la déception et de la tristesse et, pour la première fois, nous ne savons que dire ni que faire, et nous sommes très fatigués parce que nous n'avons pas beaucoup dormi, et nous nous rendons compte que jusqu'à présent, nous n'avons jamais absolument douté de pouvoir faire quelque chose par nos forces. »<sup>10</sup>

Le malaise qui remonte à la surface était déjà là, à l'intérieur de nous, voilé, protégé par une forme de vie, par un rythme social qui a brutalement disparu, le laissant ainsi émerger. Beaucoup ont alors vu grandir et s'enraciner un sentiment morose de soi et de sa destinée, comme une perception de nullité, comme la projection d'une ombre oppressante sur l'avenir, bien décrite par les paroles de Karmelo C. Iribarren : « J'y pense maintenant que je regarde / par la fenêtre ouverte / l'autoroute en voyant / comment les voitures clignotent / dans le dernier tronçon / avant le tunnel. Je pense / que la vie est ainsi / et qu'il n'y a rien d'autre. Un léger / clin d'œil de lumière vers l'ombre / à plus ou moins grande vitesse ». <sup>11</sup> La vie n'est-elle donc qu'un voyage vers l'obscurité ? N'y a-t-il que la vitesse qui change ?

La peur pour soi-même, pour l'avenir, liée à la perception de la menace et à la découverte forcée de sa propre vulnérabilité, s'est insinuée dans bien des cas jusque dans l'enceinte des murs domestiques, affectant les relations les plus proches, comme l'a avoué l'écrivain et metteur en scène Francesco Piccolo : « Jusqu'à l'arrivée de la pandémie, c'étaient mes enfants qui, éventuellement, avaient peur de moi. [...] Maintenant, [...] l'instinct m'amène à les tenir à distance. Parfois, mon fils invite un camarade de classe pour travailler. J'essaie presque toujours de ne rentrer à la maison que quand le camarade de classe est parti. [...] Ma fille est à Bologne. [...] Elle ne m'appelle jamais parce qu'elle est tellement impressionnée par ma peur qu'elle craint que je pense qu'elle peut me transmettre le virus par téléphone. [...] Parfois, il me semble être dans une série télévisée. [...] Je ne suis pas du tout rassuré d'avoir un fils qui court dans la maison, hurle et sort tous les jours. Voilà le nouvel enchevêtrement retors et innaturel de sentiments qu'a créé le coronavirus : avoir peur de ses propres enfants plus que de tout être humain au monde ». <sup>12</sup>

### c) *La terreur de la mort*

De quelle peur parlons-nous ? Pas seulement de la peur d'être contaminés, mais de la peur de mourir, puisque la contagion peut avoir des conséquences mortelles. La mort, que nous avons soigneusement occultée et évincée, est redevenue visible. En occupant massivement la scène réelle et médiatique, elle a cessé d'être considérée, dans l'inconscient collectif, comme un simple accident de parcours, un désagrément sporadique, qui se produit encore, mais qui sera bientôt éradiqué ou du moins circonscrit.

<sup>10</sup> S. Sostres, « La próxima vez que me muera » [« La prochaine fois que je meurs »], *ABC*, 24 septembre 2020.

<sup>11</sup> « Lo pienso ahora que miro / por la ventana abierta / la autopista, viendo / cómo los coches parpadean / en el último tramo, / antes de túnel. Pienso / que así es la vida, / y que no hay más. Un leve / guiño de luz hacia la sombra / a mayor o menor velocidad » (K.C. Iribarren, « Hacia la sombra », in Id., *Seguro que esta historia te suena*, Renacimiento, Salamanca 2015, p. 42). Nous traduisons.

<sup>12</sup> F. Piccolo, « Maledetto virus mi hai insegnato ad avere paura dei miei figli » [« Maudit virus, tu m'as appris à avoir peur de mes enfants »], *la Repubblica*, 1<sup>er</sup> février 2021, p. 12-13.

Pour le souligner, *L'Espresso* a choisi comme « Personnalités de l'année » (2020) « La vie et la mort ». Au pied d'une « photographie » de la Mort, la tête couverte, qui joue aux échecs avec un nouveau-né sous un ciel de plomb, le sous-titre qui figure sur la couverture annonce : « La peur de la fin a bouleversé les systèmes économiques et politiques. Et nos existences quotidiennes ». À l'intérieur, dans l'éditorial, on lit que la mort, « évincée de la culture, [...] a été remise au centre par la pandémie ». Et un peu plus loin, que la peur de la fin, devrait paradoxalement porter en elle un étrange pressentiment : « Avoir peur de mourir signifie savoir qu'il y a quelque chose qui transcende notre existence individuelle. Une Fin. Et les Héritiers ».<sup>13</sup>

Dans son article, Massimo Cacciari souligne : « C'est Leopardi qui nous l'apprend. [...] Si la vie a véritablement une valeur, c'est-à-dire qu'elle vise à atteindre quelque chose qui transcende toujours l'existence finie, alors on ne craint pas la mort, *on la vit* ». <sup>14</sup> Et la vivre réveille les interrogations profondes.

#### d) *Le réveil des interrogations profondes*

Heschel observe : « La première réponse à la question : “Qui est l'homme ?” est que c'est un être qui se pose des questions sur lui-même. C'est en se posant de telles questions que l'homme découvre qu'il est une personne, et c'est le type de questions qu'il pose qui révèle sa condition ». <sup>15</sup> L'homme est ce niveau de la nature où celle-ci s'interroge sur elle-même, sur le sens qu'elle a, sur son origine et sur sa destinée. « Pour quoi suis-je ici ? Qu'est-ce qui est en jeu dans mon existence ? Cette question ne dérive pas de prémisses. Elle est donnée avec l'existence. » <sup>16</sup> Mais la question sur le sens de la vie ne peut être dissociée de celle sur le sens de la mort.

Ceux qui se sont laissés secouer par l'immensité de la provocation de cette année dramatique n'ont pas pu éviter de voir surgir en eux, dans leur propre conscience, des interrogations qu'ils se seraient peut-être épargnés habituellement, en un temps que l'on pourrait qualifier de « normal ». Mais cette fois, en raison du caractère mondial du danger, la vulnérabilité, la solitude, la souffrance, la mort ont touché de façon plus insistante et plus directe notre chair ou celle d'un proche. La situation a secoué chacun de sa torpeur quotidienne, qui réduit souvent la densité des questions existentielles en les faisant percevoir comme une exagération de la part de ceux qui voudraient gâcher aux autres la fête de l'existence. Cette bulle a éclaté, en particulier avec l'apparition de la deuxième vague : « La souffrance est une agression qui nous invite à la conscience » <sup>17</sup>, nous rappelle Claudel.

Ignacio Carbajosa a passé en tant que prêtre cinq semaines dans un hôpital Covid-19 de Madrid ; il a fixé dans un journal son expérience de « témoin privilégié » de la vie et de la mort de tant de personnes. Il écrit : « Ce que j'ai vu a combattu en moi. Cela m'a blessé ». Qu'a-t-il vu ? Entre autres, une petite fille de vingt-quatre heures et une femme qui venait de mourir, Elena. Il se demande : « Elena ? Où es-tu, Elena ? Les deux extrémités de la vie : la naissance et la mort en moins d'une heure. Quelle tentation d'éliminer l'un des deux pôles ! Et quel courage et quel défi pour la raison que de conserver les deux, pour s'ouvrir à une question : “Qu'est-ce que l'homme pour que tu t'en souviennes ?” ». Au bout d'un mois passé à assister les patients atteints de Covid-19, il note dans son journal : « Pendant cette période, ma raison et mon affection ont été défiées par un problème de connaissance : qu'est-ce que la douleur ? Qu'est-ce que la mort ? Et par conséquent, qu'est-ce que la vie ? Chaque jour, en me trouvant face à des personnes malades qui souffrent et qui meurent, je dois regarder en face ces questions ».<sup>18</sup>

<sup>13</sup> « Persone dell'anno. La morte e la vita » [« Personnalités de l'année. La mort et la vie »], Titre en Une du magazine *L'Espresso*, 20 décembre 2020.

<sup>14</sup> M. Cacciari, « Per amore della Vita » [« Par amour de la Vie »], *L'Espresso*, 20 décembre 2020, p. 17.

<sup>15</sup> A.J. Heschel, *Who is man ?*, Stanford University Press, Stanford 1965, p. 28. Nous traduisons.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 13.

<sup>17</sup> P. Claudel, *Trois figures saintes pour le temps actuel*, Amiot-Dumont, Paris 1953, p. 51.

<sup>18</sup> I. Carbajosa, *Testigo de excepción*, Encuentro, Madrid 2020, p. 16, 66, 96. Nous traduisons.

Ceux qui ne se sont pas renfermés sur eux-mêmes pendant cette période ont dû sentir vibrer des cordes intimes dont ils ignoraient peut-être l'existence. Certains les ont sans doute fait taire immédiatement, en essayant de revenir à la normalité. Mais ils ont perçu le choc, au moins pour un instant. Comme une minuscule semence, presque un rien, le début d'un réveil de l'humain s'est produit en eux, comme je l'observais tout à l'heure : « Précisément à cause des difficultés qui ne m'ont pas été épargnées, 2020 a coïncidé pour moi avec un réveil inattendu de mon moi ». Qui sait combien l'ont reconnu, et qui sait le temps qu'il faudra pour que cette semence parvienne à germer !

Je comprends que cela peut sembler trop peu face à l'étendue du drame, mais c'est comme une promesse : la vibration de notre intimité, en effet, est le signe d'une attente profondément enracinée en nous, une attente qui coïncide avec nous : l'attente de quelque chose qui soit à la hauteur de la vie et de la mort, l'espoir d'un imprévu qui fasse surgir un flot d'affection envers nous-mêmes et permette à notre désir de se réveiller et de s'accomplir. Cette vibration de notre raison, ce besoin urgent de sens que nous avons perçu avec évidence à un moment où l'autre, nous met dans une condition plus favorable pour saisir la réponse, si et où elle arrive. Giussani répétait souvent, à ce propos, une phrase de Reinhold Niebuhr : « Rien n'est plus incroyable que la réponse à une question qui ne se pose pas »<sup>19</sup> Qu'est-ce que cela signifie ? Nous pouvons sans doute mieux le comprendre aujourd'hui, précisément à cause de l'expérience de l'année écoulée : plus je perçois un problème, plus je ressens un besoin urgent, et plus je suis attentif au moindre écho de réponse, et le moindre signe en ce sens éveille ma curiosité.<sup>20</sup>

Même avec toute son urgence et tout en étant inévitable, l'interrogation sur le sens de l'existence constitue, ne l'oublions pas, une invitation que l'on peut toujours refuser. Or, le refus consiste à laisser s'estomper la conscience de cette interrogation, au point de l'occulter. « La question s'impose, mais non l'attention à la question. Ainsi plus d'un la dit oiseuse [...]. Alors l'interrogation sur le sens de l'existence s'estompe, finalement s'évanouit. On en vient, comme disait Gide, à “n'en plus sentir le besoin” »<sup>21</sup> Quant à ceux qui ne fuient pas la question, ils en expérimentent toute la portée cognitive, la capacité de réveil : « En cette année “inédite”, j'ai vécu une révolution : je n'ai plus besoin de me dépêcher de clore les questions, en m'offrant à moi-même des réponses parfaites et inattaquables, mais pré-confectionnées ; j'ai même besoin de l'exact contraire : garder vivante la question, en accepter la dimension dramatique ; en effet, dans cette pauvreté qui ne possède rien et qui ne repose pas sur des schémas, des rituels, des certitudes acquises, je vis la grande possibilité de m'apercevoir de ce qui existe ».

### 3. Le critère de jugement

Prendre au sérieux l'urgence humaine signifie avoir entre les mains le critère pour juger tout ce qui nous arrive, toutes les positions – les nôtres et celles des autres –, démasquer les tromperies, les illusions, et reconnaître ce qui est valable. Les questions ultimes et constitutives, les « émotions intelligentes et dramatiques »<sup>22</sup> qui habitent le fond de notre moi, représentent le point de confrontation pour chaque proposition, chaque perspective, chaque rencontre.

Ungaretti écrit dans l'un de ses poèmes : « Mon cœur / aujourd'hui / n'est qu'un / battement de nostalgie ».<sup>23</sup> Etty Hillesum lui fait écho : « [J'avais] cette sensation continuelle et douloureuse de

---

<sup>19</sup> Cf. R. Niebuhr, *Il destino e la storia*, op. cit., p. 66. Nous traduisons.

<sup>20</sup> Luigi Maria Epicoco observe : « Le but du moment n'est pas de survivre à la contamination, mais plutôt de comprendre que, même à travers cette expérience, nous ne pouvons plus remettre à plus tard la grande question sur le sens de la vie que cette pandémie remet en jeu avec énergie » (L.M. Epicoco, dialogue avec S. Gaeta, *La speranza non è morta. Parole di fede in tempo di crisi*, San Paolo, Cinisello Balsamo-Mi 2020, p. 40). Nous traduisons.

<sup>21</sup> F. Varillon, *L'humilité de Dieu*, in *Vivre le christianisme*, Bayard, Paris 2002, p. 733.

<sup>22</sup> L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 74.

<sup>23</sup> Cf. G. Ungaretti, « Oggi » in Id., *Poesie e prose liriche. 1915-1920*, Mondadori, Milan 1989, p. 40. Nous traduisons.

désir inextinguible, cette *aspiration nostalgique* à quelque chose que je croyais inaccessible ». <sup>24</sup> Nous avons en nous une nostalgie mystérieuse et insatiable, comme un fond invisible, inconnaissable, auquel nous confrontons toute la vie et toutes les relations. Saint Augustin l'appelle l'inquiétude : « Tu nous as faits tournés vers toi, et notre cœur est sans repos, jusqu'à tant qu'il repose en toi. » <sup>25</sup> Cette inquiétude devient le critère de jugement pour identifier ce pour quoi le cœur est fait. On ne peut se tromper, puisqu'on peut le vérifier dans l'expérience, à travers le repos. Ce qui répond à l'inquiétude, à l'attente, est identifiable dans le repos que l'on expérimente en le rencontrant – un repos qui conserve et exalte l'attente. <sup>26</sup>

Où qu'il soit né, quelle que soit sa culture d'accueil, l'homme vient au monde avec une urgence de sens, de destinée, d'absolu, qu'il voit tôt ou tard émerger en lui et à laquelle il est forcé, qu'il le veuille ou non, de se confronter, quelle que soit sa position. Cette urgence peut être ensevelie sous des gravats de distraction, mais certains événements tels que la pandémie transpercent la croûte, secouent la torpeur et la font revenir à la surface, en nous empêchant de nous satisfaire d'une réponse quelconque. Plus l'urgence s'accroît avec la sollicitation des événements, plus saute aux yeux ce qui est capable d'y faire face, d'y correspondre.

Essayons alors de considérer les différentes positions que nous avons vu se succéder ou s'entrecroiser face au défi dans lequel nous sommes plongés (dans lesquelles nous avons pu nous retrouver entièrement ou partiellement), pour en évaluer la teneur.

#### a) « *Tout ira bien* »

Rappelons le slogan le plus fréquent en Italie pendant le premier confinement : « Tout ira bien ». En effet, nous trouvons tous en nous une sorte d'espoir naturel avec lequel nous affrontons la vie. Nous l'avons vu apparaître dès que la crise sanitaire a commencé. Alors que les médecins se prodiguaient généreusement en risquant leur vie, beaucoup de monde sortait sur les balcons pour manifester leur confiance. Nous avons souvent entendu résonner ces mots : « Tout ira bien ». Cet espoir – cet optimisme – a-t-il tenu face à la durée et à l'âpreté de la crise ? La deuxième vague l'a abattu, en montrant combien il est fragile, incapable de résister face au *tsunami* qui nous a submergés. <sup>27</sup>

La même chose se produit face aux différentes contradictions qui accompagnent notre existence. Leopardi l'a exprimé de façon magistrale : « Qu'un accent discordant vienne à frapper l'oreille, en un moment s'évanouit cette vision du paradis. » <sup>28</sup> Un rien suffit, un accent discordant, pour mettre en péril le paradis que nous nous sommes construit. Imaginons ce qui se produit quand, à la place de ce rien, il y a le Covid, avec toutes ses conséquences que nous connaissons bien.

L'impact avec une circonstance contradictoire, avec la dureté de la réalité, met à l'épreuve la consistance de notre espérance. Une étudiante m'écrit : « J'ai toujours été certaine de la présence d'une espérance et de la grandeur de la circonstance que nous vivons ; tout cela était clair pour moi pendant le premier confinement et surtout cet été, quand j'ai dû récupérer mon stage. Pourtant, ces derniers jours, un gros poids sur le cœur a grandi en moi. Ce n'est plus cette espérance qui domine

---

<sup>24</sup> E. Hillesum, « Amsterdam, 16 mars 1941 », in *Les écrits d'Etty Hillesum, Journaux et Lettres 1941-1943*, Seuil, Paris 2008, p. 60.

<sup>25</sup> « *Fecisti nos ad te [Domine] et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te* » (Saint Augustin, *Confessions*, I, 1, Gallimard, Paris 1998, p. 781).

<sup>26</sup> Ce « repos », écrit Guardini, « est plus que simplement ne pas travailler : il est une plénitude en soi » (R. Guardini, *Lettres aux jeunes chrétiens sur la formation de soi*, Le Laurier, Paris 2020, p. 142).

<sup>27</sup> Jean Daniélou observe : « L'espérance n'est pas l'optimisme. L'optimisme est cette attitude facile, qui fait que nous pensons que les choses finiront toujours par s'arranger par elles-mêmes. Sous une forme plus réfléchie, il considère le mal comme un simple désordre qui s'éliminera de soi-même, ou même comme une crise de croissance. En évacuant ainsi le tragique du mal, l'optimisme est le pire ennemi de l'espérance. » (J. Daniélou, *Essai sur le mystère de l'histoire*, Seuil, Paris 1953, p. 331).

<sup>28</sup> G. Leopardi, « Sur le portrait d'une belle femme sculpté sur un monument funèbre », XXXI, v. 47-49, dans *Poésies complètes*, Librairie centrale, Paris 1867, p. 152.

mes journées, mais uniquement la fatigue, abandonnée aux mille pensées et tentations quotidiennes. Comment est-ce possible ? »

### b) *La solidarité*

Lorsqu'un événement est l'« affaire de tous », comme le raconte Camus dans *La peste*, chacun essaie de l'affronter comme il peut et, tôt ou tard, les illusions par lesquelles on tente d'y échapper tombent l'une après l'autre. La cruauté de certains événements secoue au point de faire vaciller même les certitudes les plus consistantes, comme celle du Père Paneloux qui, dans le roman de Camus, voit s'effondrer l'idée d'une justice rétributive face à la mort d'un innocent : « Alors, que faire ? C'est là, écrit Recalcati, que les paroles du Père Paneloux éclairent le présupposé de toute expérience humaine de soin. Il raconte comment, pendant la grande peste de Marseille, seuls quatre des quatre-vingt-un religieux présents dans le couvent de la Mercy survécurent à la maladie. Et sur ces quatre, trois s'enfuirent pour sauver leur vie. Mais un au moins fut capable de rester. Savoir rester est effectivement le premier nom de toute pratique curative. Cela signifie répondre à l'appel de celui qui est tombé. En termes bibliques, c'est ce qu'éclairent les paroles "Me voici", qui rendent humain le soin humain en n'abandonnant personne à la violence inacceptable du mal. Non pas en donnant du sens au mal, mais en restant aux côtés de celui qui est touché ».<sup>29</sup>

Comme l'a dit le pape François, le Covid nous a rendus plus conscients que nous nous trouvons tous dans la même barque, et cela a encouragé beaucoup de personnes à se retrousser les manches pour aider, dans la mesure du possible. Nul ne peut nier la valeur sans égal de cet engagement, mais en même temps, nul ne peut affirmer que les soins apportés, qu'ils soient couronnés de succès ou pas, suffisent pour affronter la question qui surgit dans les circonstances les plus extrêmes : nous n'avons pas seulement besoin d'assistance et de soins médicaux, nous avons aussi besoin de quelque chose qui nous permette de regarder la souffrance et la mort sans s'effondrer devant elles. C'est là qu'apparaît la limite de toute tentative de solidarité, de proximité et de soin, aussi indispensable soit-il. La nature du besoin que la situation a fait apparaître chez ceux qui se sont laissés blesser par ce qui se produisait est plus profonde que la réponse solidaire.<sup>30</sup>

### c) *Le vaccin comme la panacée*

Bienvenue au vaccin ! Comment ne pas s'en réjouir, après avoir vu tant de souffrance, de peur, de désarroi, de mort ? Nous ne pouvons toutefois pas ignorer ce qu'écrivait Susanna Tamaro dans une « Lettre au petit Jésus » publiée sur le *Corriere della Sera* le 22 décembre dernier : « Pardonne-nous d'être convaincus que le vaccin sera le salut, car le vaccin sera bien une aide merveilleuse et indispensable (comme est merveilleuse et indispensable la science qui se met au service de l'homme), mais il ne sera pas capable de dissiper le brouillard de notre mal-être. Pour cela, nous aurions besoin d'un regard nouveau et d'un cœur purifié qui dialogue avec ce regard ».<sup>31</sup> Ces paroles mettent au jour une interrogation qu'on ne peut éviter : le vaccin suffit-il pour répondre aux questions réveillées par la pandémie ? Avons-nous besoin uniquement d'éradiquer la maladie ?

Et quand il n'y a pas de remède à la maladie ? Voici ce qu'écrit la mère d'un enfant porteur d'un syndrome très grave : « Cette période particulièrement difficile nous a amenés à vivre une

<sup>29</sup> M. Recalcati, « Ed io avrò cura di te » [« Et je prendrai soin de toi »], *la Repubblica*, 15 octobre 2020, p. 27.

<sup>30</sup> C'est ce qui arrive quand nous nous activons pour répondre aux besoins de l'autre : « C'est la découverte du fait que, justement parce que nous aimons les autres, ce n'est pas nous qui les rendons heureux ; et même la société la plus parfaite, l'organisme légalement le plus solide et prévoyant, la richesse la plus considérable, la meilleure des santés, la beauté la plus pure, la civilisation la plus avancée, ne pourront jamais rendre les autres heureux. » (L. Giussani, *Le sens de l'action caritative*, <https://francais.clonline.org/publications/autres-textes/varia/le-sens-de-l-action-caritative>, p. 8).

<sup>31</sup> S. Tamaro, « Sotto l'albero vorrei ritrovare l'innocenza » [« Au pied du sapin, je voudrais retrouver l'innocence »], *Corriere della Sera*, 22 décembre 2020, p. 29.



hospitalisation de notre fils en réanimation, intubé sous sédation. Dans des moments comme celui-là, je m'agrippe à la moindre chose qui me rappelle que je suis regardée et aimée : ainsi, j'appelle les amis, j'échange des messages avec eux, je lis et je relis certaines choses, en cherchant de la force. Dans le service pédiatrique dans lequel nous sommes, le réseau internet et le téléphone captent très mal, et le Covid ne permet de voir personne. Par conséquent, ce à quoi je m'agrippe d'habitude de façon plus immédiate disparaît. Je me rappelle avoir lu une phrase, l'une des nombreuses écrites dans les journaux : "Cette année écoulée est à oublier, regardons de l'avant, l'espoir du vaccin arrive". Comment peut-on penser que l'espoir réside entièrement dans le vaccin ? Je pense à mon fils : est-ce d'avoir la santé qui nous donne l'espoir ? Dans ce cas, ce serait perdu pour lui, et pourtant, c'est justement lui qui est pour moi, bien souvent, le témoin d'un espoir immensément plus grand. Le regarder et regarder son corps me renvoie au désir de bien que nous avons chacun, au désir d'être heureux et aimés malgré nos défauts. Nos défauts sont le drame qui nous fait demander : ils nous permettent de demander et de désirer plus ».

Comment répondre à l'abîme apparu – mais pas créé – avec l'urgence sanitaire ? Et tout d'abord, de quel abîme s'agit-il ? C'est l'abîme des exigences humaines, de la foi de vie que nous trouvons en nous. Et c'est aussi l'abîme de la peur, devenue plus constante, de la mort et de la douleur, de l'angoisse de perdre la vie ou que la vie ne s'accomplisse finalement pas. Les « réponses » que nous avons évoquées suffisent-elles pour combler cet abîme ?

#### 4. La fuite de soi

Un jeune médecin m'écrit : « Au départ, mon approche des journées consistait à espérer que les choses se déroulent plus ou moins comme je l'avais prévu. Je suis médecin, j'ai terminé mon internat en novembre, et en janvier, je venais d'emménager dans une nouvelle ville pour commencer mon nouveau travail. J'étais pleine d'attentes, avec le désir de réaliser enfin, après toutes ces années de formation, ma vocation de médecin. En mars de l'année dernière, le premier confinement. La direction sanitaire est à genoux, mon contrat perd toute priorité, et je ne peux plus aller à l'hôpital. Je ne peux même pas rester pour prêter main forte. Un médecin inutile. En pleine pandémie ! Et pendant ce temps, les demandes de médecin défilaient à la télévision. J'ai envoyé au moins dix CV en répondant à des annonces près et loin de chez moi, mais je n'avais pas les compétences attendues. Un médecin inutile. Tu peux imaginer la colère et la frustration. J'ai toujours partagé ce que j'entendais dire sur la valeur de l'imprévu. Mais la vérité était que, au fond, je pensais que l'imprévu devait entrer dans les limites de ce que j'avais malgré tout à l'esprit. Je me suis ainsi surprise à me concevoir abandonnée, rejetée et mise de côté. Je me disais : "Où est ton Dieu ? S'il est là, il t'a oubliée. Il n'est probablement pas là". Bref, la difficulté de ces mois-là reste imprimée dans mon esprit. Mais je ne voudrais pas que ma "crise de Covid" soit perdue. Je ne veux pas manquer l'occasion d'aller au fond du doute sur l'existence de Dieu ou, au contraire, sur la possibilité que Dieu existe et que Dieu se soucie vraiment de ma vie. Est-il possible d'affirmer avec la certitude de l'expérience que "même les cheveux de notre tête sont comptés" ? Est-il possible d'être assez certain pour pouvoir rendre raison même à ceux qui ne croient pas, ou plus simplement à moi-même lorsque je doute ? ».

Si nous voulons tirer profit de la crise que nous traversons, comme le disait le pape François, nous ne pouvons perdre l'occasion de nous laisser provoquer par les questions qui se bousculent en nous. Tirer profit de la crise consiste à tenter de répondre au doute qui, bien souvent, envahit jusqu'à notre cœur. Si nous ne l'affrontons pas en face, et si nous ne trouvons pas de réponse à la hauteur de la question, nous sommes forcés de nous fuir nous-mêmes, par impossibilité de faire face au drame.

Se fuir soi-même est la voie la plus commune, tant qu'on peut se le permettre : tenir à distance l'abîme du cœur, les exigences « impossibles » à satisfaire, qu'on ne peut dompter et qui inquiètent.

Si, lors de la première vague, la peur et la solidarité ont en quelque sorte dominé, dans la seconde, nous l'avons dit, c'est une incertitude face à l'avenir qui a pris le pas, une conscience plus aiguë du

besoin de sens et de la difficulté à y faire face. C'est ce qui motive la fuite. Nous fuyons parce que nous ne pouvons pas supporter une vie qui réclame impérieusement un sens. Nous essayons alors de nous éloigner le plus possible de nous-mêmes, « comme si nous nous estimions moins importants que tout le reste ».<sup>32</sup> Le prix à payer est une vie réduite de moitié, au rabais. Comme l'a récemment écrit Alessandro Baricco : « Et quand parlons-nous de cette autre mort ? La mort rampante, qu'on ne voit pas. Il n'y a pas de décret ministériel qui en tienne compte, pas de graphiques quotidiens, officiellement elle n'existe pas. Mais chaque jour, depuis un an, elle est là : toute la vie que nous ne vivons pas ».<sup>33</sup>

Se fuir soi-même ne fait qu'alourdir la situation, car alors rien n'est plus à nous, tout devient étranger. Giussani l'a décrit en des termes inoubliables : « L'obstacle suprême sur notre chemin humain est la "négligence" du moi. La première étape d'un chemin véritablement humain est le contraire de cette "négligence", à savoir un intérêt pour son propre moi ». Et il poursuit : « Avoir cet intérêt pourrait sembler aller de soi, mais il n'en est rien : il suffit d'observer quelles énormes percées de vide et quelle perte de la mémoire s'ouvrent dans la trame quotidienne de notre conscience ». Si ces paroles, prononcées en 1995, semblent écrites pour nous aujourd'hui, c'est parce que la pandémie a mis en évidence une dynamique d'expérience qui la précède et la suit. Les paroles de Giussani nous font prendre conscience d'une possibilité permanente de l'âme humaine, une tentation qui nous accompagne au long de chacune de nos journées : la négligence de soi. « Derrière le mot "moi", il y a aujourd'hui une grande confusion, et pourtant [...] si l'on met son propre moi de côté, il est impossible que les relations avec la vie soient nôtres, que la vie elle-même (le ciel, la femme, l'ami, la musique) soit nôtre. Pour pouvoir dire *nôtre* avec sérieux, il faut être limpides dans la perception de la constitution de son moi. Rien n'est plus fascinant que la découverte des dimensions réelles de son propre "moi", aussi riche en surprises que la découverte de son propre visage humain ».<sup>34</sup>

La diffusion de cette confusion vient en partie d'une influence extérieure à notre personne. L'affaiblissement du sentiment du moi se manifeste comme un symptôme de la direction prise par notre culture et de l'impasse dans laquelle elle se trouve : « L'évolution d'une civilisation, en effet, se fait dans la mesure où elle favorise l'émergence et l'élucidation du moi de chacun ». C'est le résultat paradoxal d'une parabole, celle de la modernité, dans laquelle l'homme a prétendu se placer au centre, comme le maître de lui-même et des choses, et la raison s'est érigée comme mesure de la réalité. Dieu, le Mystère, auquel, en dernière instance, la réalité renvoie irréductiblement, a été éliminé de la conception de la vie et du monde. Cela n'a pas conduit à une relation plus étroite et plus directe avec la réalité, mais, au contraire, à fuir celle-ci, son sens, et à réduire l'existence humaine à un simple état de fait. « Dans la confusion à propos du visage ultime du "moi" et de la réalité mûrit aujourd'hui une tentative extrême de poursuivre cette fuite de la relation avec ce Mystère infini que tout homme raisonnable voit pourtant à l'horizon et à la racine de toute expérience humaine : il faut nier toute consistance ultime à l'existence. Si la réalité semble fuir la prétention de l'homme de la maîtriser, la ressource extrême de l'orgueil est d'en nier toute consistance, et de tout considérer de façon arbitraire comme une illusion ou un jeu. On peut appeler nihilisme ce qui domine aujourd'hui dans la manière de penser et de regarder ».<sup>35</sup>

C'est une fuite que la Bible décrit de manière toute différente dans le premier chapitre du livre du prophète Jonas. Nous connaissons le déroulement de l'histoire. Le chapitre répète deux fois la phrase : « Jonas fuyait la face du Seigneur ».<sup>36</sup> Mais cette fuite de Dieu, dit Giussani, coïncide avec le fait de « fuir notre responsabilité, c'est-à-dire fuir la vie "une", l'unité avec toutes les choses, fuir la

---

<sup>32</sup> Nicolas Cabasilas écrit : « En toutes circonstances le réel, le raisonnable, le juste, ou du moins ce qui en porte le nom, comptent beaucoup pour nous. Ce n'est qu'à propos de ce qui est véritablement nôtre que nous nous préoccupons le moins de la façon de le conserver comme il faut et des moyens de nous rendre justice à nous-mêmes, comme si nous nous estimions moins précieux que tout le reste. À défaut d'autre chose, tournons-nous du moins vers cette innovation par laquelle tout a été ébranlé et bouleversé » (N. Cabasilas, *La vie en Christ*, T. II, Livres V-VIII, Cerf, Paris 1990, p. 93).

<sup>33</sup> A. Baricco, « Mai più, prima puntata » [« Jamais plus, premier épisode »], *www.ilpost.it*, 9 mars 2021.

<sup>34</sup> L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, Bur, Milan 2007, p. 9.

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 10, 13.

<sup>36</sup> Cf. *Jon* 1,10.

plénitude, fuir le sens et la plénitude ». Ainsi, même si nous étions « absolument dévoués à un mouvement catholique », dit-il en 1963 à un groupe de responsables de l'époque, et que nous lui consacrons tout notre temps libre, fuir la relation avec le Mystère « est un vide que nous permettons à chacune de nos journées », <sup>37</sup> une fuite de soi, qui peut prendre différentes formes.

#### a) *L'activisme*

On peut éviter le cri qui jaillit des entrailles de notre humanité en se jetant frénétiquement dans l'action, en s'engageant au point de ne pas avoir le temps de penser à nos véritables exigences. L'activité devient comme une drogue. Nous avons vu combien cet activisme envahit notre vie lorsque les confinements nous ont forcés à nous arrêter : enfermés chez nous, nous avons tout à coup été contraints de faire les comptes avec nous-mêmes. Et combien d'entre nous se sont découverts vides, désorientés, insupportables à leurs propres yeux ! L'activisme est une action sans raison adéquate, si bien qu'elle n'ouvre pas, elle ne mûrit pas. Ainsi, quand on connaît certains moments de pauses forcées, on se retrouve plein d'incertitude et on se sent peser comme si l'on avait une montagne sur les épaules. Comme me l'écrit une jeune femme : « Pendant ces mois difficiles et arides, je me suis aperçue que je ne parviens pas à regarder en face certaines questions et, quand elles apparaissent (ce qui arrive souvent), j'essaye de les ensevelir sous la liste des choses à faire, parce que je n'ai pas de réponse. Cela me détruit. Quand mes amis me demandent comment je vais, je ne sais jamais quoi répondre : j'ai deux enfants fantastiques et en bonne santé, nous allons tous bien, sur le plan économique, nous n'avons pas souffert de la pandémie, je n'ai rien dont je pourrais me plaindre, mais je sens toujours un vide profond et une grande solitude, je suis toujours énervée et je vois toujours le mauvais côté des choses. Avec mes amis, je ne suis presque jamais libre, parce que j'ai peur, en exprimant mon vide, de créer un silence embarrassant, sans autre issue qu'un rapide changement de sujet ».

L'activisme dont je parle peut avoir bien des objets et des contextes : normalement, c'est le travail, mais cela peut être un parti, une association culturelle, du bénévolat ou, comme disait Giussani, un « mouvement catholique ». Nous sommes les premiers à connaître cette attitude : nous pouvons décharger sur ce que nous faisons le manque d'engagement sérieux vis-à-vis de notre humanité. Même « faire les choses du mouvement » peut représenter une manière de se fuir soi-même.

À plusieurs reprises, Giussani nous a mis en garde contre une telle attitude, en nous signalant son origine cachée. Dans l'activisme, en effet, c'est ce que nous faisons, ce en quoi nous nous engageons et en quoi nous cherchons la satisfaction qui constitue le sens réel de l'existence, le véritable objet d'estime : ce n'est pas Dieu, ce n'est pas le Christ ce n'est pas le rapport avec le Mystère fait chair. « De fait, existentiellement, notre estime s'oriente sur autre chose plus que sur le Christ. » Nous sommes liés au mouvement, non pas à cause du mystère qu'il porte, mais à cause des choses que nous faisons. Et « cela ne développe pas l'expérience de notre vie ». <sup>38</sup> Que cela ne nous semble pas être une exagération. En effet, lorsque nous ne sommes liés que par les choses que nous faisons, tôt ou tard, le fait d'être ensemble perd de l'intérêt : « J'ai quitté le mouvement il y a trente ans, à la fin de mes études : mes journées étaient pleines d'activités et de relations, mais le sens de tout cela s'était perdu, comme s'il allait de soi, et donc la vie était aride ».

#### b) *La distraction, pour remplir de vacarme le vide*

Lorsqu'il devient presque inévitable de prendre conscience de notre fragilité, comme c'est arrivé dans cette période de défis et d'épreuves, quand nous touchons du doigt notre contingence, le

<sup>37</sup> Fraternité de Communion et Libération, *Documentation audiovisuelle*, Exercices des Responsables de GS, Varigotti, 6-9 décembre 1963.

<sup>38</sup> L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, Bur, Milan 2018, p. 104 et 107.

caractère éphémère de notre existence, nous avons facilement recours à l'arme de la distraction. Comme surgissent en nous des questions, qui nous remettent en cause, qui nous dérangent et auxquelles nous ne savons pas répondre, nous remplissons par le vacarme le vide de réponse. Dans notre temps libre, nous suivons les stimuli et les nouvelles, nous errons ici et là sur internet et sur les réseaux sociaux, nous nous procurons des intérêts sans cesse nouveaux, nous passons rapidement d'une chose à l'autre, sans rien approfondir : notre but, avoué ou non, est d'éluder la question du destin, l'urgence que nous ressentons, d'essayer de ne pas nous regarder en face.<sup>39</sup> C'est une arme émoussée, nous le savons, elle ne tient pas en fin de comptes, mais nous nous contentons de la trêve qu'elle nous assure, au moins pour un certain temps.

La distraction et le manque de réflexivité peuvent caractériser beaucoup de nos journées, ainsi que de longs passages de nos vies. Ils constituent, en un sens, le revers de la médaille du cynisme : en effet, quand la distraction ne fonctionne pas, le cynisme prend la relève, une autre manière de fermer la porte à l'urgence, en préférant tout cataloguer comme inconsistant et naviguer « sur la rive du sentiment du néant ».<sup>40</sup>

« Je ne croyais pas, confesse Bernanos, que ce qu'on nomme du nom si banal de distraction pût avoir ce caractère de dissociation, d'émiettement ».<sup>41</sup> Notre personne sombre dans l'aliénation, dans le mécanisme ; nous sommes toujours moins présents à nous-mêmes : distraits, c'est-à-dire arrachés de la substance de l'existence.

### *c) Le retour à la normalité, pour tourner la page*

« Qu'est-ce qui nous attend ? Est-ce que tout est vraiment fichu ? Peut-on revenir à l'ancienne vie que nous avons connue, ou faut-il lui dire à tout jamais adieu ? »,<sup>42</sup> se demandait Orwell en 1939. La question n'a pas perdu de son mordant. Tourner la page au plus vite, laisser derrière nous ce qui est arrivé, oublier ! Voilà l'impératif qui semble circuler : faire comme si rien ne s'était passé, comme si les interrogations n'avaient pas été réveillées, comme si les morts n'avaient pas été et que le désarroi n'était qu'un incident que l'on peut effacer d'un coup d'éponge. C'est une tentation qui nous guette toujours, comme l'écrivait Vassili Grossman à la fin de sa vie : « Pourvu que tout redevienne comme avant, pas de changement insupportable, pourvu que tout reste habituel, familier, pas de nouveauté déchirante dans le sang, libératrice, qui nous laisse les os rompus... ».<sup>43</sup> Notre expérience ne pourra jamais rien tirer de bon d'une telle attitude ; le contraire est même une évidence.

*Traduction provisoire. Chapitre 2 à suivre.*

<sup>39</sup> La « distraction », souligne Romano Guardini, est « cet état où l'homme n'a ni centre de gravité, ni unité, où les pensées vagabondent d'un objet à un autre, où les sentiments sont vagues et où la volonté n'est plus maîtresse de ses possibilités véritables » (R. Guardini, *Introduction à la prière*, Alsatia, Paris 1949, p. 24).

<sup>40</sup> L. Giussani, *La familiarità con Cristo*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2008, p. 147.

<sup>41</sup> G. Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, Plon, Paris 1936, p. 315.

<sup>42</sup> G. Orwell, *Un peu d'air frais*, Éditions Champ Libre, Paris 1983.

<sup>43</sup> V. Grossman, *La paix soit avec vous*, Éditions Fallois-L'Âge d'homme, Paris 1989, p. 129.